Le maire, dominé par Chéret, était sur-excité. Il a proclamé le roi et surtout l'Espagne et la France, gouvernement solennel dans les plis des drapeaux des deux nations.

Au dessert, les toasts suivants ont été prononcés :

Toast du Roi

Désolé, M. le président,

Je suis très heureux d'avoir, encore une fois, en l'occasion et le plaisir d'admirer le grande et noble armée dont la France a bien le droit d'être fière.

Il m'a été donné à Châlons d'apprécier la puissance d'une artillerie digne d'être prise comme modèle, le superbe et légendaire zèle de votre infanterie, et les charges brillantes de la cavalerie, fidèle à ses héroïques traditions, qui a voulu aussi faire preuve de sa maîtrise dans le carrousel donné à Saint-Cyr en mon honneur.

Aujourd'hui, en parcourant le front de vos belles troupes et en les voyant si martialement habillées, nous venons dans bonheur plus fort d'unanimes de tous les cœurs français.

Je ne saurais oublier, monsieur le président, que nous avons échappé récemment à un grand malheur du nom jusqu'à la vie de tous les chefs d'Etat, et que c'est au milieu de vos heures amoureuses que nous avons reçu notre baptême de feu.

Je lève mon verre à votre santé à la gloire de l'armée et au bonheur de la France.

Toast du Président

Vos paroles, sire, iront au cœur de notre armée ; plus encore, elle ne vous étoyes, elle sera d'autant plus fière de les avoir entendues.

Elle salue en Votre Majesté le chef guerrier d'une armée de nouvelle entre toutes et à qui votre sollicitude constante promet un destin digne de ses radieuses histoire.

En son nom, sire, je vous remercie vivement de l'honneur que vous lui avez fait en assistant à ses exercices. Je vous remercie encore au nom de la France, que, par votre charme d'abord, par votre courage ensuite, vous avez deux fois gagnée, et dont les vœux ardents vous suivront après demain vers le pays ami qui s'apprête à vous faire fête.

Je lève mon verre à la gloire de l'armée espagnole, au long et heureux règne de son chef et à la prospérité de l'Espagne.

Ces deux toast ont été écoutés debout par tous les convives. Après le toast du roi, la musique de la garde républicaine a joué le *Marseillaise*. Après le toast du président, le musique de la garde a joué l'hymne royal espagnol.

Les décorations

Voici les distinctions accordées par le roi d'Espagne :

Le grand cordon d'isabelle la Catholique aux généraux commandant les corps d'armée et à quelques généraux à plumes blanches.

La grande croix de l'ordre du Mérite militaire aux généraux de division.

Le plaque du Mérite militaire de 1re classe aux généraux de brigade.

Le plaque du Mérite militaire de 2e classe aux colonels.

La plaque du Mérite militaire de 3e classe aux commandants chefs de corps et à tous les chefs de bataillon.

On apprend qu'hier soir, à son retour de Versailles, le roi recevant au palais royal le prince des Asturies, lui dit :

Ces colonnaises, qui m'ont escorté, sont superbes, admirables; je veux que tout l'escadron soit décoré, je donnerai à tous les hommes la croix de mérite militaire.

Au Palais Royal

Rentré au palais des affaires étrangères, à trois heures trente, le roi a reçu les délégués du comité qui a négocié la décoration de l'avenue de l'Opéra. Ensuite il a manifesté l'intention d'aller au bois aux pigeons et de faire une promenade au bois de Boulogne.

Quant aux blessés de l'attentat de la rue de Rohan, il les visitera très probablement demain matin.

Dans l'après-midi le roi a reçu une délégation constituée par la ville de Toulouse sous les auspices du Comité Franco-Espagnol.

Cette délégation était composée de MM. Emmanuel Bourgeat, président de la Chambre de Commerce, Victor Lépine, du *l'Express du Midi*, le Comte de Begouen, du *Télégramme*, Maurice Sarrat, de la *Dépêche*.

Elle a été présentée au roi par M. Delcassé, ministre des Affaires Etrangères.

Le Ministre des Affaires étrangères s'est exprimé en ces termes :

Sire, j'ai l'honneur de vous présenter une délégation qui vous est envoyée par le capitale du Sud-Ouest de la France, la ville de Toulouse, dont nous connaissons la grandeur et l'importance.

La délégation que je présente à votre majesté est chargée de lui exprimer tout le plaisir qu'avait la ville de Toulouse à l'occasion de l'un de vos prochains voyages. Je suis également l'interprète des sentiments que j'ai reconnaître, en vous présentant la même requête pour la ville de Carcassonne et intéressante et si pittoresque.

Les efforts qui eont faits par les deux gouvernements pour amener des relations rapides entre la France et l'Espagne par le canstruction du Transpyrénéen, sont suivis avec un particulier intérêt par le grande cité toulousaine qui souhaite la réalisation des projets que Votre Majesté connaît.

Je suis très heureux de présenter à votre Majesté cette délégation et de joindre mes instances à celles qu'elle vous adresse.

Le roi a répondu :

J'apprécie beaucoup la ville de Toulouse et je tiens à vous particulièrement reconnaissant de l'accueil qu'elle a réservé à mon beau-frère, le prince Léon Antoine, lorsqu'il est allé assister aux grandes manœuvres françaises. C'est vous dire tout le plaisir, messieurs, que j'aurai à visiter Toulouse. Vous pouvez compter que je ne laisserai pas échapper l'occasion le vorable de me rendre dans cette ville dès que je le pourrai.

En tout cas, je me ferai un plaisir d'assister à l'inauguration à Toulouse de Transpyrénéen avec le président de la République Française.

Parlant ensuite de Carcassonne, le roi s'est entretenu avec M. Delcassé et les délégués de cette ville et des régions voisines de l'Espagne.

Il a annoncé à la délégation que le prince des Asturies passerait l'été à Bagnères-de-Bigorre.

Il s'est entretenu ensuite quelques instants avec chacun des délégués.

M. Brousse condamné à mort (?)

Plusieurs journaux ont raconté que M. Brousse, président socialiste du Conseil municipal, qui reçut mercredi avec une bonne grâce très remarquée le roi d'Espagne à l'Hôtel de Ville, avait été condamné à mort en Espagne pendant la minorité d'Alphonse XIII.

Le fait est exact.

— Je ne puis honnêtement, nous déclara en souriant M. Paul Brousse, me laisser attribuer le beau geste que me prêtent les journaux. N'ayant jamais été condamné à mort en Espagne, bien pendant la minorité d'Alphonse XIII, je n'ai pas pu montrer une grandeur d'âme en amnistiant mon heureux adversaire. Je dois l'idée du gouvernement de la République.

Arrivé à Barcelone la veille du jour où le roi Amédée donne sa démission, j'ai eu ma vie — en septembre 1873 pour elles au congrès socialiste de Genève. Je n'ai eu à faire en Espagne qu'à des républicains comme moi, et qu'à des carlistes comme ennemis.

Nous pouvons ajouter que M. Brousse est retourné en Espagne en 1898 comme délégué de la ville de Paris au congrès d'hygiène et de démographie.

Au tir aux pigeons

Le roi a quitté le palais des Affaires étrangères à 4 h. 50. Il s'est rendu au tir aux pigeons à Boulogne.

Alphonse XIII dans un civil, M. Santo Mauro l'accompagnait.

Un tir a eu lieu auquel ont participé 76 tireurs dont trois espagnols venus tout exprès pour le circonstance.

Le tir du roi a été particulièrement remarqué.

Dans les coups d'essai le roi a fait cinq sur six.

Après un premier tir le roi a continué avec le même succès.

Il est rentré à 7 heures 10, ce ministère des affaires étrangères dans un voiture de gala, escortée par des cuirassiers, au milieu des ovations de la foule.

Le Dîner de l'Ambassade

Il est ensuite allé à l'ambassade où il est arrivé à 8 heures 10.

Cinq minutes après M. et Mme Loubet sont arrivés. Les ministres et les invités sont venus successivement et séparément.

Les commerçants espagnols à l'Hôtel-de-Ville

Paris, 3 juin.

La municipalité parisienne a reçu cet après-midi, dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, le délégation des Chambres de commerce, des cercles mercantiles et des institutions économiques d'Espagne.

C'est M. Réboillard, vice-président de Conseil municipal, qui a reçu les délégués espagnols. Ceux ci ont été présentés à la municipalité par MM. Lourties, sénateur, et Muret, ancien député, dans le salon des Arcades, où M. Réboillard leur a adressé l'allocution suivante :

« J'ai l'agréable devoir de vous adresser le cordial salut de la population parisienne et de ses mandataires. Il est de vous exprimer la joie que nous éprouvons à vous voir parmi nous.

« Cette joie est grande, Messieurs, car votre visite nous est une assurance que les liens qui naissent aujourd'hui entre pays se nôtre n'ont pas la fragilité de ceux qui n'établissent entre voisins.

« Nous commes à une heure où les peuples sentent le besoin de défendre en commun de grande intérêts de humilité : se pourrait-il que les sentiments qui nous ont rapprochés dans le passé n'en deviennent pas plus forts, plus profonds que jamais ?

« Votre présence est témoigne que les élans du cœur et de la raison pratique ne seraient être inconciliables.

« Vous avez pensé sans doute, Messieurs, que dans cet Hôtel-de-Ville parfois peut-être chargé d'une atmosphère politique un peu orageuse, vous trouveriez chez les élus de Paris des hommes conscients de tout ce qui lait le ressort de leur cité et qui, dans des circonstances comme celles-ci, n'ont plus en l'esprit qu'une seule, qu'une même sympathie.

« Vous avez eu raison.

« Votre visite est un témoignage précieux dont je vous remercie au nom de Paris qui est fier d'offrir l'hospitalité à ceux dont l'active intelligence s'efforce de donner à l'Espagne toujours plus de vitalité, toujours plus de grandeur, et qui voudront bien, en rentrant chez eux, n'emporter que le souvenir d'une amitié intercoeur.

Après M. Réboillard, M. Antrand, secrétaire-général de la Préfecture de la Seine, s'est fait l'interprète de M. de Selves pour souhaiter la bienvenue aux représentants du commerce espagnol et a exprimé le vœu que cette visite crée un nouveau lien d'amitié entre les deux pays.

M. Lanrent a parlé ensuite en nom du Préfet de police et a fait écoul, formé des souhaits pour l'union de plus en plus intime des deux pays à la suite des événements actuels.

Une musique placée dans le salon des Arcades a alors fait entendre l'hymne espagnol.

Puis, M. Constantino Rodrignez, député aux Cortès et président du cercle commercial de Madrid, a pris la parole au nom de ses compatriotes. Il a remercié la municipalité parisienne de l'accueil fait aux représentants de la population madrilène, et en un mot simable pour les représentants des deux pays et a déclaré que le vœu du roi et le visite des ses concitoyens ne pouvaient manquer de resserrer de plus en plus les liens d'amitié qui unissent déjà la France et l'Espagne.

Nous forons tout ce qui dépendra de nous, a-t-il ajouté, pour travailler à la grandeur et à la prospérité de la France, à la santé de l'heureux voyage d'Alphonse XIII dont nous conservrons un heureux souvenir.

Les assistants ont fort applaudi ces paroles et la musique a joué la *Marseillaise*.

Après quoi a eu lieu la visite des salons de l'Hôtel-de-Ville. Un buffet avait été installé dans une des salles du palais municipal et des toasts amicaux y ont été échangés.

Un Instituteur poursuivi et acquitté

Dijon, 3 juin.

Le Cour d'assises de la Côte-d'Or, après trois journées de débats, vient d'acquitter M. Bertrand, instituteur à Bréman-et-Vaurois, qui avait été arrêté sous l'inculpation d'attentat à la pudeur sur des petites filles de l'école mixte qu'il dirige. Le Parquet avait été avisé par une lettre anonyme.

Des applaudissements ont accueilli le verdict.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Le reconnaissance japonaise

Tokio, 3 juin.

Pour répondre à de nombreuses demandes, le ministère de la marine a décidé d'élever par souscription nationale un phare colossal à Okinoschima, pour commémorer la victoire de l'amiral Togo.

Les projecteurs éclairent dans un rayon de huit milles, couvrant ainsi presque tout le champ de récent combat naval.

Le Spectre de l'invasion jaune

St-Pétersbourg, 3 juin.

Voici ne lait qui montre l'effet produit par le désastre naval dans les classes inférieures de la société : On y dit maintenant assez fréquemment que *l'invasion de la Russie par les Japonais est possible*.

Les *Nouvelli*, faisant allusion aujourd'hui à cette opinion, fait ressortir l'impossibilité de l'arrivée des Japonais sur la Baltique, avec bombardement de Libau, d'Helsingfors et de Cronstadt.

L'apparition d'une flotte japonaise sur les côtes russes est beaucoup moins impossible qu'on le pense. Pour un pays aussi mal organisé et aussi mal outillé que le Russie a pu concdaire une flotte de la Baltique dans le mer du Japon, pourquoi un pays aussi admirablement organisé, outillé et aussi entreprenant que le Japon n'en pourrait-il faire autant en sens inverse ? La seule différence est qu'il aurait beaucoup plus de chances de manœuvrer entre prise à bien.

Le président Roosevelt et la paix

Washington, 3 juin.

Au cours de l'entretien qu'il a eu hier avec le comte Cassini, ambassadeur du Russie, le président Roosevelt lui a dit qu'en exprimant l'espoir de voir la paix bientôt conclue en Extrême-Orient, il croyait dire l'interprète des sentiments de toutes les puissances, comme des siens propres et de ceux de son gouvernement.

Le comte Cassini a fait remarquer dans sa réponse que si les conditions de Japon étaient aussi rigoureuses qu'on le disait, la Russie aurait avantage à continuer la guerre indéfiniment, avec le chance de l'emporter sur terre.

L'ambassadeur d'Italie a rendu visite au comte Cassini dans la soirée. Ce qui est sûr en nouvel entretien avec M. Roosevelt dès qu'il aura une réponse de son gouvernement annoncé il a communiqué par dépêche les vues du président.

LA REGION

Grande Fête Républicaine

A BEAUVOIS

Inauguration du Comité d'alliance republicaine démocratique

M. Th. Depreux, sénateur, et M. Bersez, député, accompagnés de MM. Deleroix, conseiller général, Tiron et Hutin, conseillers d'arrondissement, se sont rendus à Beauvais, le Dimanche 28 mai pour l'inauguration de Comité d'alliance républicaine démocratique.

Ils ont été reçus à la gare, à 4 heures, par le Président, M. Victor Watremez et par M. Bardoux, président de l'Association Amicale des Anciens Elèves de l'Ecole de garçons de Beauvais, qui leur ont cordialement le bienvenue. Groupés sur le quai, le Musique municipale, sous la direction de M. Deguin, jouait la *Marseillaise*. Trois jeunes filles, Mlles Bourriot, Gobet et Cleise offrirent deux superbes bouquets à Mlle Depreux et Bersez qui les remercièrent.

Puis le cortège se forme pour se rendre à la mairie, où le municipalité et le conseil municipal étaient avec les fonctionnaires, les instituteurs, les institutrices, une délégation de trois fillettes de l'Ecole communale et du trois enfants de l'Ecole maternelle. En tête du cortège qui suit des rues, noires de monde, où des fanfares jouent *Sambre et Meuse*, la musique municipale joue *Les Enfants de Marin* ; puis viennent les gymnastes de Beauvais et de Fouteine-en-Pire ainsi que les trompettes de Fouteine-en-Pire, puis les autorités.

M. Th. Depreux marche entre M. Bersez et M. Deleroix, conseiller général. Auprès d'eux et derrière eux, MM. Tiron et Hutin, Victor Watremez, Gaston Delétang, directeur de la maison Michau, les présidents et délégations des comités du canton de Carnières.

Toutes les maisons sont pavoisées; la commune entière est en liesse ; le foule enlasse au passage MM. Bersez, Depreux, Deleroix, et crie : « Vive la République ! »

A la Mairie

En l'absence de M. Michau, maire, désigné Se Beauvais pour des affaires présentes, c'est M. Cautier, adjoint qui, salué de son écharpe, lait une bâtée de la commune de Beauvais les honneurs de la mairie.

Il prononce une allocution au cours de laquelle il souire Mlle Depreux et Bersez du conseil dévouement de la commune de Beauvais, qui leur prête à leur dévouer de nouvelles preuves d'attachement.

Les trois fillettes de l'école communale, Mlles Barbaze, Duez et Lembin, qui portent en sautoir l'écharpe tricolore, présentent des gerbes de fleurs à MM. Depreux, Bersez, Deleroix, Tiron et Hutin, et les remercient de ce qu'ils leur pour les écoles de l'Etat.

M. Bersez remercie en quelques phrases émues M. Cautier de la réception qui lui est faite, à lui et à ses amis, par la municipalité et la population Beauvaisienne. Il fait un juste éloge de cette population, de ces administrateurs, et en particulier de son maire, M. Michau. Il remercie aussi les fillettes, leurs institutrices, les instituteurs, et s'adressant aux fonctionnaires présents, il les initiate de leur loyalisme, qui doit être, a-t-il dit, le première vertu des serviteurs de l'Etat.

Les vins d'honneur

A 4 heures 1/2, salle Lefèvre-Brisout, vins d'honneur. M. Watremez présente à MM. Depreux, Bersez et Deleroix, les membres du Comité ; il leur donne l'assurance qu'ils trouveront toujours à Beauvais la plus empressé et le plus large concours.

M. Bersez répond. Il apporte aux républicains de Beauvais le salut des républicains de Cambrai et de la circonscription. Il proclame la politique d'union et de groupement, cette politique à laquelle le parti républicain doit ses victoires passées et devra, sans nul doute, toutes ses victoires de l'avenir. Il donne en exemple à leur M. Depreux, « cet homme d'action dont l'intelligence et la volonté, loin de vieillir, semblent au contraire rajeunir de plus en plus, au fur et à mesure qu'il leur plus de clairvoyance pour prévoir les dangers qui menacent la République, et plus de vigoureuse initiative pour écarter le péril.

Des cris : « Vive Bersez ! vive Depreux ! vive la République ! » éclatent de toutes parts ; une chaleureuse acclamation salue la péroraison de l'allocution de M. Bersez.

L'Inauguration du Comité

A 5 heures 1/2, sous une tente spécialement dressée, a lieu l'inauguration du Comité. Un millier de personnes s'y pressent, désireuses de voir et entendre les orateurs ; que M. Bersez a bien voulu accepter de donner à l'occasion de cette belle fête républicaine.

Le bureau est ainsi constitué : Président, M. Depreux ; assesseurs, MM. Deleroix, conseiller général et Cassier, adjoint au maire ; secrétaire, M. Labbé, maire de Fouteine-au-Pire.

En prenant place à la présidence de la réunion, M. Depreux félicite les Beauvaisiens d'avoir compris que « dans une République qui a pour devise la suffrage universel, nul n'a le droit de se désintéresser de la chose publique et que le devoir des citoyens éclairés est de guider leurs concitoyens dans les luttes politiques, économiques et sociales, qui ont souvent pour enjeu les destinées du pays. » Il fait un salissant hommage de la situation respective des deux grande partie : le parti républicain et le parti réactionnaire, adresse un vigoureux appel à tous les républicains, et met l'objet d'une chaude ovation de la part de toute l'assistance.

M. Watremez lui succède et traite avec une rare franchise et un sens très net de la réalité la question politique telle qu'elle se pose à Beauvais. Nous voudrions pouvoir reproduire intégralement son très beau discours, car il est digne d'être lu et médité par tous les républicains mais, faute de place, nous ne pouvons que l'analyser brièvement.

M. Watremez rappelle dans quelles conditions s'est formé le Comité républicain de Beauvais, fondé par de bons démocrates qui ra sont dit « que l'importante commerce de Beauvais ne pouvait pas rester en arrière et devait apporter sa part dans la propagande des idées démocratiques ».

Il rappelle aussi qu'antérieur l'électeur n'était pas libre ; de singulières menaces pesaient sur lui ; mais tout a changé ; nos administrateurs ont fait libérer des procédés infâmes établis par leurs prédécesseurs. Grâce à eux, le liberté a vu le jour à Beauvais depuis plusieurs années déjà. Parmi les organisateurs du Comité se trouve M. Deletang, directeur de la maison Michau, qui a été le premier à affirmer que, pour la vitalité du Comité, il lalleit qu'il lût indépendant et qu'il fût possible à tous de participer à sa direction.

La présidence d'honneur fut offerte à MM. Michau et Bersez ; le vice-présidence à MM. Deleroix et Delétang. Tous quatre acceptèrent.

Afin de préciser l'orientation politique du Comité, on envoya le 15 février aux deux présidents d'honneur leurs ordres du jour. Tous à M. Bersez pour le félicitez de ce vaillante attitude républicaine. Notre a été Michau pour l'assurer des meilleures intentions du Comité, qui n'a pour but que de suivre la ligne politique préconisée par ses représentants régionaux actuels, et lui terra part de sa ferme résolution de n'être jamais la cause de perturbations à l'intérieur du parti, mais au contraire d'y donner l'exemple du bon ordre par ses agissements irréprochables. M. Bersez et M. Michau répondirent qu'ils doutaient leur entière approbation à la ligne de conduite du Comité.

Il expose ensuite les idées maîtresses du Comité, au premier rang desquelles il place le respect des idées de tous. « Quiconque veut être respecté doit commencer par respecter autrui. Nous ne sommes pas des cléricaux. Nous sommes franchement anticléricaux, c'est-à-dire que nous n'admettons ni l'ingérence du clergé dans nos institutions. Mais nous ne faisons pas pour cela grief à qui que ce soit de la religion qu'il professe, quelle qu'elle soit. La liberté de conscience a été trop chèrement achetée par nos aïeux pour que nous ayons au sani laide et la mauvaise grâce de penser à la combattre ». (Chaleureuse applaudissements).

Le Comité fait appel à tous les républicains. Il y a trop de nuances dans notre parti. Faisons l'union. L'union à gauche, rien qu'à gauche, les réactionnaires qui cherchent à se couvrir d'une étiquette républicaine sont instamment priés de rester chez eux ; mais le Comité entra se garder de toute exagération à gauche, « et on travaillera que pour les choses réalisables. »

M. Watremez est acclamé par toute l'assemblée.

M. Bersez a maintenant la parole. Au nom de tous, il félicite M. Watremez de son magistral discours.

Puis, après avoir rappelé tous les liens qui l'attachent depuis sa première élection à la population beauvaisienne, l'amitié qui l'unit à M. Michau, il entre dans le vif de son sujet et parle des lois récemment votées et de celles qui sont encore à étudier.

M. Bersez énumère admirablement ces choses dont il parle. Il en parle donc avec une précision une clarté, une justesse de vue qui tout une impression d'entent plus grande que le parole de M. Bersez est ardente, chaleureuse, convaincante.

Il parle de la loi militaire, de l'impôt sur le revenu, de la protection du travail, des caisses de retraites ouvrières, donnant force détails et force explications, qui sont très attentivement suivis par l'auditoire.

Il s'arrête longuement sur la séparation des Eglises et de l'Etat, exposant à larges traits, l'historique des rapports du pouvoir civil avec le pouvoir ecclésiastique, et des différents Concordats, depuis la Pragmatique de Saint-Louis explignant dans quel esprit doit être lait la Séparation.

Une voix ayant crié dans la salle : « A bas l'Eglise ! » M. Bersez dit : « Non, Messieurs, ne crions pas : « A bas l'Eglise ! » Nous devons au contraire nous montrer plus respectueux que jamais des croyances d'autrui ! Rappelez-vous ce retenez bien le très parole que notre président, M. Watremez, a prononcé tout à l'heure au sujet de la liberté de conscience. Nous ne sommes point les ennemis de la religion, ni des religieux.

Nous nous inclinons devant toute croyance sincère, et nous demandons pour tous, catholiques, protestants, juifs, libres penseurs, l'absolue liberté de croire ou de ne pas croire, de pratiquer ou de ne point pratiquer... Nous voulons la liberté pour l'Eglise, mais cette réciproque : *la liberté pour tous me-a-t-elle de l'Eglise ?* »

La vibrante conférence de M. Bersez s'achève au milieu d'une ovation prolongée, et après quelques paroles de M. Rémy Cleise, qui remercie le députe de Cambrai, au nom de la population beauvaisienne, l'ordre du jour suivant est voté à l'*unanimité* :

L'ORDRE DU JOUR

« Les électeurs républicains de Beauvais et Fouteine-au-Pire, réunis au nombre de 1.000 à l'occasion de l'inauguration de l'Alliance républicaine démocratique de Beauvais, après avoir entendu le magnifique conférence de leur député M. Bersez, les adressent leurs plus chaleureuses félicitations, approuvent entièrement le tigne de conduite politique et lui renouvellent l'assurance de leur pleine confiance. Ils adressent en outre leurs plus sincères remerciements à M. le sénateur Depreux, ainsi qu'à M. Deleroix, conseiller général, Tiron et Hutin, conseillers d'arrondissement, qui ont bien voulu honorer de leur présence la fête qui les réunit.

« Ils expriment en même temps leur dévouement au Gouvernement de la République et leur entière adhésion aux grande principes qui ont fait jusqu'ici la force du *Bloc Républicain*. »

Un Matelot Espagnol tué à Dunkerque

Un terrible accident s'est produit à bord du vapeur anglais « Richard-Lander » amarré au bassin de la Marine.

Un matelot espagnol, Daniel Benond, âgé de 30 ans, était monté sur le toit de la cuisine de vapeur pour placer une vis d'état lorsqu'il perdit l'équilibre et vint s'abattre dans le cale.

Remonté dans un état lamentable, Benond portait au crâne une large blessure par le quelle s'échappait le matière cérébrale. Il meurt sur le brancard qui le transportait à l'hôpital.

Un sergent Saint-Quentinois

tué au Camp de Châlons

Un triste accident a signalé, avant-hier, le départ du roi d'Espagne de Châlons.

Au moment où un train spécial qui ramenait le roi d'Espagne et le président de la République du camp de Châlons passait à la hauteur de la sucrerie de Neuilly-Saint-Front, un sergent de 67e régiment d'infanterie faisant partie du détachement chargé de la surveillance de la voie ferrée, a été surpris et tamponné par le locomotive du train royal.

C'est un sergent rengagé, nommé Henry, âgé de trente et un ans, originaire de Saint-Quentin, qui comptait encore une de services, avait fait la campagne d'El-Moungar et était proposé pour la croix.

Il passait, l'arme sur l'épaule droite, le revue de la partie de la ligne sonnise à sa surveillance, lorsqu'il fut surpris par le locomotive lancée à toute vitesse. Il a eu le crâne ouvert et le bras gauche fracturé. Son fusil a été retrouvé à une dizaine de mètres de son cadavre.

Le Crime de Nœux-les-Mines

Nous sommes parvenu à nous procurer quelques renseignements sur les résultats de l'autopsie du cadavre pratiquée par M. le docteur Hanseval, médecin légiste.

D'après le docteur, le malheureux a été tué non à coups de revolver, mais à coups de tisonnier. Les coups auraient été portés après le mort qui serait due à l'asphyxie.

LA BELGIQUE

LE FACTEUR DÉVALISÉ

Quatre arrestations

Fleurus, 3 mai.

Les voleurs de grand chemin qui, en plein jour, dans les campagnes de Fleurus, ont assailli et dévalisé le facteur Melharbe, n'eurent pas courtes longtemps.

Les gendermes acquirent la conviction que les coupables habitaient Tamines et leurs recherches les menèrent finalement ce matin, chez un nommé Piedquin, qui commença par protester comme un beau diable, mais qui, adroitement interrogé, finit par avouer et par dénoncer ses complices, deux flamends nommés Vanase et Jacob et un camelotier nommé B... Tous quatre furent immédiatement arrêtés, mais les flamends seuls confirmèrent les aveux de Piedquin. Quant à B..., il nie énergiquement.

D'après ses coprévenus, c'est cependant lui qui serait été l'instigateur du coup à faire. Il..., c'est un frère qui est lecteur à Fleurus et c'est probablement en interrogeant celui-ci qu'il aura été mis au courant des habitudes du facteur dévalisé.

D'après les révélations des prévenus, Vanesse et Jacob ont ligotté la victime ; Piedquin l'a fouillée et dévalisée d'une somme de 1.200 francs environ, ainsi que nous l'avons dit. B..., ne faisant pas partie de l'expédition, il se serait borné au rôle d'indicateur.

La somme volée fut partagée entre le quatuor. Piedquin avait enterré 540 francs dans son jardin où on a retrouvé la somme. Il affirme que cette somme représente sa part et celle de B... Les deux flamends ont restitué environ 250 francs et déclarent que c'est B... qui gardait le reste de ce qui leur revenait. B... nie aussi bien avoir profité du vol que d'y avoir participé d'une façon quelconque.

UN CRIME A BINCHE

Charleroi, 3 juin.

Un nommé Charles Pouleur tient une maison de logement, rue de Bruxelles à Binche et il a parmi ses logeurs, un Français, nommé Louis-Auguste Berneaux, houilleur, qui est arrivé à Binche, depuis une quinzaine de jours.

Charles Pouleur avait depuis quelque temps de fréquentes discussions avec un entre individu, Berneaux l'avait appris, et avant-hier soir, il dit : « Qu'on me le montre, je lui ferai son affaire, moi. »

On lui désigna, non pas le querelleur, mais un autre houilleur, lui fait inoffensif, calmin, un nommé Joseph Empain, un Binchois, qui habite rue des Pastures.

Berneaux ne dit rien. Il avait son plan criminel arrêté.

Hier matin, comme Joseph Empain passait devant chez Pouleur, Berneaux qui l'attendait se rua sur lui et lui plongea dans le poitrine une alène de cordonnier dont il s'était armé.

Empain s'effaisse ; on le relève pour le transporter chez lui, où on donne vin lui donner ses soins, sans dissimuler la gravité de l'état.

Empain est marié et père de trois enfants ; il a 30 ans ; quant à Berneaux, âgé de 22 ans, il a été arrêté et a avoué.

PETIT FUMEUR IMPRUDENT

Charleroi, 3 juin.

Hier dans l'après-midi, le petit Louis Carpent, âgé de 5 ans, en rentrant chez lui, avait mis dans la poche de sa jaquette un cigare non éteint. Le feu se communique vite à ses vêtements.

Survint M. Dulière Omer, percepteur des télégraphes à Couillet, qui vit l'enfant se tordre sur le chemin, en porta à son secours.

Il parvint heureusement à éteindre le feu. Mais l'enfant est affreusement brûlé au ventre et aux cuisses.

On le transporte chez lui, où le désespoir des parents fut navrant. Son état est assez grave.

CARNET DU LECTEUR

DEUIL

Nous apprenons la mort de M. le Docteur Georges Duhar, frère de MM. Gustave Duhar, directeur de l'*Echo du Nord*, de Louis Duhar, professeur à la Faculté de Médecine de Lille, décédé subitement à Gand dans sa cinquantième année. Nous présentons à Mme. Duhar frères, nos sincères condoléances.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Le Conseil d'administration de la Compagnie du chemin de fer du Nord a procédé dans sa séance du 1 juin, à la nomination d'un nouveau président en remplacement de M. le baron Alphonse de Rothschild.

Sur la proposition du vice-président, M. Grioist, et du Comité de direction, le Conseil d'administration, à l'unanimité, a nommé président du Conseil, M. le baron Edouard de Rothschild, qui était déjà, depuis plusieurs années, membre du Comité de direction.

— M. Arthur Carpentier, poriss à Havelay, vient de remporter le 1er prix au concours des Rosati avec ses poèmes intitulés « Rêve de mineur ».

Ce poète lauréat nous révèle dans ce morceau, d'une touchante délicatesse, des qualités exceptionnelles.

21

LE VENTRILOQUE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE

L'ASSASSIN DE MARIETTE

L'abbé Le Chapelle, censeur royal à Paris, jeta le premier quelque lumière sur cette question plus compliquée qu'on supposa, car les élèves prétendaient que la ventriloquie provenait d'une conformation particulière de l'individu, tandis que les autres voyaient en elle un résultat acquis par des moyens spéciales.

Un curé de Saint-Germain en Laye, nommé Saint-Gille, et ventriloque autant qu'on le puisse être, fut tout particulièrement l'objet des observations patientes et minutieuses du censeur royal.

Le Saint-Gille, très intelligent, comprit d'une manière et se tirant de son [illegible] profit, n'en faisant pas plus pal [illegible] de l'approuvé en sauveur.

Les [illegible] fit de lui : « Il n'eut [illegible] pour exécuter les [illegible] et corriger les mauvais [illegible]

Et l'abbé La Chapelle cite à l'appui de cette affirmation un jeune homme nouvellement marié, fort enclin à outrier les lois de la fidélité conjugale et que la voix mystérieuse du ventriloque ramena dans le chemin du devoir.

Il ajouta que des veuriere incorrigibles jusque-là, avertis et épouvantés de la même façon par des voix qui ne semblaient point de ce monde, abandonnèrent une existence d'avarice et de rapines et consacrèrent toute leur fortune mal acquise à soulager les pauvres et à doter les orphelins.

Voilà, ce nous semble, des résultats qui valent un bon point à la ventriloquie !

Après Saint-Gille les ventriloques, remontant à travailler pour le compte de la pure vertu, utilisèrent leur art en l'appliquant aux divertissements du public, qu'ils enthousiasmèrent.

Un certain baron de Meagen se rendit célèbre en Autriche, et s'enrichit avec une variété de sa composition où le plus ce rieux dialogue s'établissait entre lui et trois ou quatre petites figures qu'il manœuvrait comme des marionnettes.

Il fit école.

L'homme à la poupée, si populaire il y a quinze ou vingt ans, et que bon nombre de nos contemporains se souviennent d'avoir visité au Palais-Royal, fut au moins indirectement l'un de ses élèves.

Ces brèves explications données sur la ventriloquie, revenons à la baraque de Saint-Ault et à notre personnage, qui ne semblait soupçonner en aucune façon le terrible danger qui allait fondre sur lui.

Il salua de nouveau, stoïquement au public le poupée si bien vêtue dont il serrait délicatement la taille mince entre deux de ses doigts, il reprit :

— Mesdames et messieurs, j'ai l'avantage de vous présenter madame Sidi-Coco ma légitime épouse...

Un long éclat de rire accueillit ces paroles, puis une voix rauque, éraillée, brisée par l'absinthe, une voix qui semblait tomber du comble de le baraque, cria dans le langage pittoresque et avec le plus par grasseyement du gavroche parisien :

— Ça, ton épouse !. et ta légale encore! plus que ça de gaure !. Oh ! là ! là ... — Si vous avez des petits, ta sale, me vieille, j'en retiens nu !...

Tout le monde leva la tête vers le tulture de la baraque — le brigadier et son gendarme firent comme les autres.

Naturellement un ne vit personne, par l'excellente raison que l'invisible interrupteur était le ventriloque lui-même.

XXI

Le même organe éraillé reprit :

— Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à regarder en l'air ? — C'est-là moi que vous en avez, bonnes gens ? — Vous vous mettez le doigt dans l'œil plus loin que le coude. — Vous me cherchez au grenier, quand je suis à la cave. — Ah ! sapristi, la petite mère, qu'a voilà un joli mollet ! Si vous possédez le pareil, ça vous fait une rude paire de jambes !.

La voix éraillée semblait maintenant raser le sol — On eût dit qu'elle s'échappait des fentes du plancher.

Si prodigieuse était l'illusion que les femmes poussèrent de petits cris pudiques, en serrant leurs jupes des deux mains, et que trois ou quatre spectateurs regardèrent sous les banquettes.

Le ventriloque fronça le sourcil.

— Ce qui se passe est intolérable et scandaleux ! fit-il de sa voix naturelle. Le manvais drôle qui se permet de troubler ainsi la séance par ses plaisanteries saugrenues, mérite d'être sévèrement puni, et sa punition servira d'exemple à quiconque voudrait l'imiter. D'autres se contenteraient peut-être d'expulser le perturbateur. Moi, je ferai mieux... Je vais l'envoyer à cents pieds sous terre !

— Oh ! là ! là !... oh ! là ! là !..., gémit l'organe enroué qui parut aussitôt sortir du fond d'un puits et qui s'affaibli rapidement jusqu'à devenir presque indistinct. Il fait froid là-dedans... Il fait noir !... Voilà que je m'enrhume ! ... Atcht !... Pardonnez-moi, m'sieu le ventriloque... Laissez-moi remonter... Je ne le ferai plus !...

— Trop tard !..., répliqua Sidi-coco. Ta as besoin d'une leçon, mauvais plaisant, et tu resteras dans ton trou jusqu'à minuit !.

Puis, le sourire aux lèvres et s'adressant au public, il poursuivit :

— Maintenant, messieurs et mesdames, matelement que nous sommes entre nous et que personne, j'en réponds bien, ne nous dérangera plus, continuons... Tout à l'heure je vous ai présenté ma femme... Et a l'air doux comme un petit mouton, n'est-il pas vrai, ma femme ? A la voir, pas plus bête que ça, on se figure que sans la moindre peine on doit le mener au doigt et à l'œil. Elle perait même savoir se taire, chose fort rare et presque introuvable chez les aimables personnes de son sexe... Eh ! bien, tout cela n'est qu'illusion, leurre et vains apparence. Madame Sidi-Coco ne vent pas mieux que les autres. Elle est bavarde, elle est gourmande, elle est colère, elle est mentouse, elle est volontaire, elle est coquette...

Ici la poupée se trémousse, donne les signes de la plus vive impatience et s'écria d'une voix argentine :

— Taisez-vous, monsieur mon mari ! C'est une abomination toute pure de traiter comme vous le faites une pauvre petite femme sans défense... Vous n'êtes qu'une méchante langue et qu'un calomniateur !

— Calomniateur ? — répéta le ventriloque — et à quoi prépos cette épithète, s'il vous plaît ? .. N'dies-vous point bavarde, ma mie ?

— Non, certes, je ne le suis point répondit la mignonne créature avec une volubilité surprenante, je parle bien, mais je parle peu. — Jamais, au grand jamais, on ne m'entend prononcer une parole inutile... Je ne passe pas ma vie, comme tant d'autres que je connais, à tailler des bavattes sur le compte de mon prochain, critiquant celui-ci, médisant de celle-là, intarissable en clabauderies, en potins, en racoms de toute sorte. Je m'occupe de mon ménage et de mes affaires, ne confient mot de celles des autres, et si l'on peut me faire un reproche c'est d'être trop sil